

Gunver Skytte: *Kr. Sandfeld. En hovedperson i dansk romanistiks historie*. Museum Tusulanum, Kbh. 1991.

C'est un beau petit livre que l'italianiste Gunver Skytte a consacré au romaniste danois Kristian Sandfeld (1872-1942). Après avoir étudié *La grammaire dans la tradition des romanistes danois* (Etudes Romanes n° 31, 1988, pp. 35-44), Gunver Skytte a eu envie d'étudier de plus près la vie de celui qui fut le fondateur de cette tradition empirique dont il est question. Elle aurait pu appeler son livre *Kristian Sandfeld ou Le révolutionnaire réservé*, car c'est ce double visage du grand linguiste qui l'a fascinée.

Gunver Skytte a probablement raison de voir en Sandfeld un innovateur révolutionnaire. On peut mentionner tout d'abord le fait qu'il est le fondateur d'une discipline nouvelle, la linguistique balkanique, dont le but est d'étudier dans leur ensemble, et dans leurs interactions, les langues d'origines différentes qui coexistent dans les Balkans. Mais c'est pourtant dans ses descriptions syntaxiques du français et du roumain contemporains que les innovations de Sandfeld ont un caractère proprement révolutionnaire.

Bien avant la parution du Cours de Linguistique Générale de Saussure, Sandfeld a posé les principes d'une description linguistique synchronique et structurale. *Les Propositions Subordonnées*, dont la première version, en danois, date de 1909, est une étude presque purement structurale. L'auteur observe les faits syntaxiques et les classe avec une extrême économie de moyens, sans jamais se lancer dans des explications théoriques basées sur l'histoire de la langue, sur la logique ou sur la psychologie des sujets parlants. La sémantique n'est là que comme pierre de touche: elle peut servir à démontrer l'existence d'une différence entre deux constructions semblables. Avec une sûreté extraordinaire, Sandfeld utilise de la sémantique juste ce qu'il faut pour établir un classement syntaxique utile.

Ainsi, Sandfeld évite les écueils contre lesquels bien des structuralistes se heurteront plus tard, en croyant pouvoir se passer de toute référence à la sémantique. Il n'hésite pas non plus à se servir d'une terminologie grammaticale traditionnelle. Son but n'est pas de faire de la théorie, mais de faire de la théorie un instrument qui permette l'observation du réel.

Sans théorie, le linguiste tombe dans l'impressionisme pur et simple. Sandfeld a bien une théorie, qu'il explique, toutefois, en aussi peu de mots que possible. Gunver Skytte insiste avec raison sur l'originalité de son entreprise et sur l'ampleur du travail qu'il a fourni en recueillant et en analysant avec minutie les dizaines de milliers d'exemples qui font de ses livres des mines de renseignements inépuisables, dans lesquelles puiseront encore tous les successeurs de Sandfeld.

Dans sa vie privée, Sandfeld n'avait rien d'un révolutionnaire: bon père de famille, quoique chercheur acharné. Gunver Skytte réussit à faire sentir le charme discret de ce linguiste taciturne qui ne se met jamais en avant et qui trouve toujours le temps d'être aimable avec tout le monde.

Assez curieusement – ou est-ce naturellement? – Sandfeld se livre seulement avec ses amis étrangers. Gunver Skytte cite une lettre émouvante de son ami Lucien Foulet qui admirait Sandfeld et qui faisait un travail un peu semblable au sien en écrivant la *Petite Syntaxe de l'Ancien Français* (1919). La lettre de Foulet est une des trouvailles de cette biographie.

De son vivant, Sandfeld ne faisait pas figure de chef d'école. Il participait peu aux grands débats théoriques. Mais cela n'empêche pas qu'il a marqué de son empreinte une tradition empirique toujours très vivante dans les études syntaxiques des langues romanes. Gunver Skytte lui a rendu un hommage qu'il aurait aimé: sincère et sans grandiloquence.

Ebbe Spang-Hanssen
Université de Copenhague

Linguistique

Georges Kleiber: *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*. Collection : Linguistique nouvelle. Paris, Presses universitaires de France, 1990, 199 p.

La linguistique cognitive constitue une branche prometteuse de cette nouvelle «science carrefour» qui, sous le label anglais de *cognitive science*, s'est proposé d'explorer la conscience, la perception et la mémoire humaines dans une perspective interdisciplinaire embrassant à la fois la psychologie, l'intelligence artificielle, les neurosciences, l'anthropologie et la philosophie.

Depuis le début des années 80 la linguistique cognitive a connu un développement rapide, pour ne pas dire hâtif : elle dispose aujourd'hui, à peine dix ans écoulés, d'ouvrages de référence (par exemple Lakoff, 1987) et d'une bibliographie importante (Dirken, 1988), elle a déjà fait l'objet de manuels et d'introductions (voir par exemple Posner, 1989, ou Tayler, 1989) et ses défenseurs peuvent s'exprimer dans une revue spécialisée (*Cognitive Linguistics*, éditée par D. Geeraerts de Louvain).

La tâche de la linguistique cognitive consiste à examiner le rapport entre la langue naturelle et la cognition, c'est-à-dire entre les phénomènes linguistiques et une instance externe, et beaucoup de linguistes ont très vite été captivés par le pouvoir explicatif contenu dans cette rupture manifeste avec la doctrine dominante de l'autonomie de la langue. Or, comme toujours quand un nouveau paradigme s'introduit en grande pompe en gagnant de nouveaux tenants partout, il faut garder son sang-froid scientifique et se poser la question : dans quelle mesure exactement est-ce que la linguistique cognitive représente un progrès par rapport aux concepts, aux modèles, aux théories utilisés jusqu'à maintenant en sémantique ou en grammaire?

Voilà un des points nombreux sur lesquels le nouvel ouvrage de Georges Kleiber sur *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical* se montre d'une grande valeur. En soulignant les avantages incontestables de la nouvelle linguistique cognitive, il nous met aussi en garde contre la fusion du plan linguistique et du plan cognitif et nous rappelle que les linguistes ne doivent pas oublier «le(s) fonctionnement(s) linguistique(s) au profit de principes cognitifs dont la généralité est tellement puissante qu'elle ne peut être prise en défaut par les phénomènes linguistiques, ce qui n'est qu'une autre façon de dire que, linguistiquement, elle n'a plus réellement de vertus explicatives» (p. 15). La présentation critique qu'il fait du sujet choisi – la théorie des catégories et de la catégorisation d'Emily Rosch, portant le nom de sémantique du prototype – est elle-même un exemple de cette attitude bien tempérée : elle essaie, à partir du point de vue du linguiste, de dissoudre la confusion terminolo-